

DÉCOUVERTES

Par M. Pierre BAYROU

Cette belle nuit de septembre, je me souviens : couché sur le dos près de la bergerie, harassé, heureux, je sentais la fatigue couler hors de moi, s'évaporer de mon corps comme s'élevait en buée, de la terre, la trémulation des grillons d'Italie... Mais qui le connaît, cet insecte des soirs, des beaux soirs de l'arrière été tout vibrants de sa tendre crécelle ?

— Ce ne peut plus être, cherchait mon père autrefois, le grillon des prés, que nous « tutions » comme toi quand nous étions petits. Dès le quinze juillet, c'est fini : à peine entend-t-on de loin en loin quelques attardés, quelques vieux... La courtilière ? Mais qu'est-ce qu'elle irait faire là-haut, dans ces pentes pierreuses, la coupe-cèbe des horts gras ? Oui, je me demande ce que ça peut être... »

Il ne l'aura jamais su. Il a disparu de ce monde, lui qui l'a tant aimé, à qui je dois ce don d'émerveillement et de tendresse, et cette exigence de l'esprit pour ce qui touche le cœur. Quand j'ai trouvé moi-même, beaucoup plus tard, la solution de ce problème, il n'était plus là pour partager ma joie, la naïve joie de la contemplation et de la connaissance. Hélas, nous étions seuls alors : mais l'élan de nos cœurs, j'en suis sûr, c'est bien à lui que nous l'avons offert...

Nous rentrions d'une promenade, un beau soir de lune, fin août. En arrivant dans la cuisine sombre, voilà que j'entends vibrer là, tout près, venant des pots de fleurs rangés sur la fenêtre, la douce crécelle des nuits. « Cette occasion, première et peut-être unique, il s'agirait, me dis-je, de ne pas la manquer ». Je m'approche à pas de loup. Le cœur battant, je me penche, j'écoute, je scrute l'ombre avidement. Tout à coup, un choc dans la poitrine : le voilà ! A deux doigts de mon nez une forme grisâtre s'enfle et s'affaisse à régulières pulsations. Et chaque battement égrène, comme un archet, un pur vibrato de cristal. Pas de doute : c'est bien là l'énigmatique mélodie, dont l'humilité coutumière se change ce soir, l'émotion aidant, en un tumulte qui m'affole.

Doucement, très doucement, j'approche mes deux mains conjointes en conque. Courage, la chose chante toujours. Mes doigts maintenant frôlent, vont saisir la forme vibrante... Soudain, crac ! plus rien ; le chapelet de sons casse net, une ombre tombe : c'est fini !

Ainsi voilà : vingt ans d'attente, de recherches, de questions et de lectures, vingt années que, dans les loisirs trop brefs de l'été, j'essaie de déchiffrer l'énigme ; tout cela, ce long malaise et tant d'espoir, tout cela finissant ainsi : par cette maladresse qui a tout rendu vain, tout compromis au dernier moment et remis sans doute à jamais l'explication que j'ai tant cherchée ! Et pourtant, c'était bien facile. Providentiellement, d'elle-même, l'occasion était venue à moi : je n'avais qu'à tendre la main. Un peu moins de frénésie dans la hâte, moins d'anxiété dans le désir, et je tenais le secret, je savais enfin... Je m'éloigne écoeuré, tiraillé entre la colère, la honte et le dégoût, résistant à grand'peine à l'envie de haïr le « hasard », les choses, la malignité de la vie, quand tout à coup : « Je l'ai ! » s'écrie S... en me tendant son petit poing fermé.

— Vite ! la lumière ! C'est alors que je reconnus — et pourquoi le cacher, avec des pleurs de joie — le frêle chanteur des nuits d'août, le pâle, le fluët grillon d'Italie, celui dont le grand Fabre a décrit inimitablement la mélodie mélancolique. C'est l'*œcanthe pellucide*, l'*œcanthe* le mal nommé, puisqu'il habite, non pas les fleurs comme le dit son nom, mais les hautes herbes roides, les arbustes buissonnants. Les grèzes bourruées du causse, là-haut et, au pied des falaises rocheuses, les pentes de Bariac, du Deymier, de Biars et de Fount dé Pio en abritent des multitudes dans leur végétation broussailleuse : mélitots, scabieuses, spartes, et l'herbe-au-bitume, la psoralée à l'acre encens.

Grillon d'Italie, voix nocturne du temps chaud, respiration de la terre lasse, chant qui monte dans le silence, par ces dernières belles nuits, vers la lune toute ronde qui nage dans le ciel...

Mais, j'y pense : n'est-ce pas ce même 20 août que naquit sous sa cloche mon premier papillon ? O munificence d'un seul jour ! Encouragement ? Hasard ? Récompense ? (mais de quoi ?). Bref, voici :

Je surveillais depuis deux mois mes chrysalides endor-

mies. Qu'un homme normal me disais-je, qu'un visiteur d'esprit sain vienne regarder dans leur tombe ces quatre momies immobiles, étroitement emmaillotées. Qu'il rêve sur ces ébauches, rigides dans leurs limbes comme des morts dans leur cercueil : restera-t-il insensible devant ce terrible inconnu ? Cette immobilité de cadavre, sous laquelle pourtant travaillent tant de forces, se préparent de si prodigieuses métamorphoses, couvent, rêvent, s'organisent des dimensions, des couleurs, des formes, des instincts nouveaux, ce travail d'une complexité infinie, que ne peuvent suivre ni nos yeux ni notre pensée, cette gestation clandestine poursuivant sous les apparences de la mort son irrésistible poussée — cela laissera-t-il son cœur inerte, son esprit indifférent ? Je défie les « matérialistes » les plus résolus de ne pas être troublés devant ma cage de treillis, immobile et muet tombeau où travaillent inexplicablement les « forces » de la vie.

Et deux mois après, un matin, grave émotion : un papillon est né dans la nuit ! A la descente de ma chambre, je le vois du premier regard, agrippé aux mailles de sa cloche. O merveille que m'apporte le jour ! Immobile, passif, mouillé encore au sortir du creuset de la vie, le voilà sous mes yeux, cet être splendide, le sphinx de l'euphorbe — du tithymale, comme disaient curieusement nos pères. Une force magique a donc coulé dans l'air nocturne. Comme elle pacifiait dans mon corps, par le prodige du sommeil, les énergies que la fatigue du jour avait menacées de discorde, ainsi a-t-elle fait surgir, de mes chrysalides en cigares bruns, ce papillon aux sveltes formes, vêtu de veloutine verte rehaussée de carmin, adoucie de chamois, cette harmonie de couleurs tendres, cette symétrie, exacte sans roideur, tous ces détails dont la grâce touche mon cœur et que ma pensée attentive interroge avec respect.

Alors, vaguement, du profond de l'ombre, une voix — mais en suis-je bien sûr ? — : « Courage, pauvre âme lasse : l'égoïsme, l'orgueil, la cruauté des hommes, tant de bestialité, de crimes, de laideurs, oublie un instant tout cela. Lève les yeux, rappelle-toi : le poète, en poussant ce cri, entrevoyait-il lui aussi ce qui peut-être un jour sera :

« Quand verrons-nous, libres déjà, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or ? »